

DO

"...Toujours il y eut cette clameur, toujours il y eut cette grandeur,

Cette chose errante par le monde, cette haute transe par le monde, et sur toutes grèves de ce monde, du même souffle proférée, la même vague proférant

Une seule et longue phrase sans césure à jamais inintelligible...

Saint-John Perse.

Exil.

Olivier Paulin

La note DO étant la première de la gamme est le symbole de l'unité, et la gamme de DO étant sans dièse ni bémol (sans altération) représente la pureté.

Avant le XVI^e siècle le DO était appelé UT, et les notes ut, ré, mi, fa, sol, la, sont les premières syllabes des cinq demi-vers latins du premier verset de l'Hymne de Saint Jean-Baptiste, qui signifie en français : "Afin que vos serviteurs puissent chanter à pleine voix les merveilles de vos œuvres, purifiez leurs lèvres souillées ô Saint Jean".

UT QUEANT LAXIS
RESONARE FIBRIS
MIRA GESTORUM
FAMULI TUORUM
SOLVE POLLUTI
LABRI REATUM
SANCTE IOANNES

La nuit tombait presque quand j'avais poussé la porte du refuge. Son seul occupant m'avait bien grogné un vague bonsoir, mais visiblement j'avais fait irruption dans sa solitude et il n'appréciait pas. Vite il était allé se coucher, non sans me demander ce que je faisais le lendemain, sans doute pour ne pas s'y trouver avec moi. Ce qui se vérifia.

Je fis la Tête de ... et lui la Pointe ... Il avait beaucoup neigé pendant la nuit et faire la trace seul fut un plaisir mais aussi une rude affaire. Un vent léger faisait voler la poudreuse sur l'arête, et dans l'azur tout pailleté semblaient s'allumer en plein jour des constellations inconnues. Tous deux nous restâmes longtemps sur nos sommets respectifs, savourant notre solitude, admirant les courbes harmonieuses de nos traces de montée et la belle allée que faisait notre combe lumineuse contre l'ombre bleue des faces Nord qui s'érigeaient, toutes fumantes, de l'autre côté de la vallée. Bien sûr nous n'étions pas tout à fait seuls : nos deux contemplations silencieuses et parallèles, surtout de la façon dont elles se prolongeaient par cette journée parfaite, n'étaient plus qu'un signe de reconnaissance entre deux sauvages, mieux, un silencieux dialogue. Et il y a belle lurette que nous n'étions plus des intrus l'un pour l'autre quand le froid finit par nous chasser de nos trônes. Nous descendîmes ensemble dans cette douce lumière rasante de la fin des courtes journées d'hiver, et tout naturellement nos deux godilles se rencontrèrent dans le thalweg en amont du refuge. Le sourire

d'abord, puis des paroles joyeuses jaillirent, car c'était un peu comme dans le dessin de Samivel, sauf que nous avons le rare privilège de pouvoir le dire à quelqu'un.

La soirée au refuge fut plus sympathique que la veille et je pus mieux apprécier mon compagnon qui se révéla être un vieux de la vieille, plein de savoureux récits de la préhistoire (pour moi) de l'alpinisme, je veux dire la période de l'Entre-deux-guerres. Les pieds au feu, dans le crépitement des bûches, nous échangeons nos anecdotes. Pour ma part, je lui apprenai ce qu'il ne savait pas sur les grimpeurs actuels, et nous profitons mutuellement de ces univers qui nous étaient étrangers. Je voyais ces Alpes pour nous mythiques, vierges ou presque, et il vivait avec les anges du VII qui, pour lui, n'étaient pas loin d'être des anges déchus, un peu démoniaques, quelque chose ayant été perdu en route, peut-être, tout simplement, l'amour des montagnes. Pour défendre ma génération, je fis allusion pour la première fois à notre journée contemplative. Comme nous avions évoqué la musique je citai Félix Germain qui raconte qu'un jeune Américain, emmené pour la première fois de sa vie en montagne, au Grand Pic de Belledonne je crois, avait dit, transporté : "Et maintenant, j'écouterai de la grande musique".

"Personnellement, ajoutai-je, j'irai plus loin : la musique m'apparaît superflue, parce que trop particulière en somme. Pourquoi la sixième de Beethoven par exemple, plutôt qu'un aria de Bach ou un

rag indien? Pourtant, c'est vrai, j'en connais qui skient ou grimpent avec des écouteurs sur les oreilles et un magnétophone dans la poche. Et comme ils disent : "c'est planant!" De même Charles Gos raconte qu'on a joué la Chaconne de Bach au sommet du Cervin. Mais moi, ce que j'entends est au-delà dans la contemplation, plus ample que la simple sensation auditive, physiologique dirais-je, aussi artistement goûtée soit-elle. C'est la perception d'un seul chant qui baigne tout, en une tension immense, ce "chant du monde" comme dit Giono, une énorme note unique en quelque sorte, un peu le OM des Tibétains, qui durerait infiniment."

Mon vieux compagnon me regarda avec un air étrange et je me dis que j'avais dû aller un peu trop loin et qu'il se demandait de quelle poche j'allais sortir mon joint.

Il s'aperçut de ma gêne et sourit.

"Vous me rappelez une vieille histoire. Cette note, voyez-vous, je l'ai entendue, et je l'entendrai jusqu'à la fin de mes jours, en tous lieux; et aujourd'hui, sur mon sommet, c'est elle que j'écoutais et que vous semblez connaître déjà, vous, si jeune.

"Cela se passait un peu avant la dernière guerre mondiale. J'étais bon skieur et je travaillais comme moniteur dans un petit village autrichien : Seefeld. A cette époque déjà, la vallée se remplissait en hiver non seulement de physisques venus

soigner leur mal, mais aussi d'une belle clientèle un peu snob, le jet-set du moment, et de quelques artistes. J'avais ainsi eu l'occasion de faire faire ses premiers pas à skis à un vieil et célèbre organiste juif qui faisait les délices des mélomanes de la station, car chaque année il donnait quelques concerts dans l'antique église baroque du village. Comme j'avais eu avec lui, devant un glacial coucher de soleil sur les Karwendel, à peu près la même conversation qu'avec vous ce soir, il m'avait pris en affection et me signalait les jours où il répétait. J'eus ainsi droit à quelques merveilleux concerts privés sous les voûtes stucquées de l'église. Un soir, comme nous sortions, il me fit remarquer la sculpture qui orne le tympan de la façade Sud.

«Connaissez-vous la légende concernant la fondation de cette église? Non, probablement. Elle est racontée ici : vous voyez ce chevalier dont on ne voit plus que le torse sortir de la terre; c'était le seigneur de ces lieux, il y a bien longtemps, un seigneur orgueilleux et dur qui, partout, voulait être le premier. La légende dit qu'il avait réclamé, et fini par obtenir, le privilège de recevoir la communion avant tout le monde, avec une hostie plus grosse que les autres, et sans, comme un humble chrétien, plier le genou devant le Seigneur. Eh bien, la première fois qu'il voulut jouir de son privilège on vit, devant tant d'impudence, la terre s'entrouvrir et l'engloutir. Là, dans la sculpture, c'est par la pierre même que l'artiste l'a fait absorber. L'église fut donc bâtie pour commémorer le miracle et édifier le bon peuple.

Le Seigneur ne laissera pas régner l'injustice, ajouta-t-il, et le Herrenvolk, j'aime à le croire, l'apprendra un jour!»

"Car ne l'oubliez pas, mon jeune ami, nous étions à quelques semaines de l'Anschluss, et les partisans des nazis ne se cachaient plus depuis longtemps.

"A quelque temps de là, le vieux maître annonça qu'il donnerait son dernier concert public. Par un soir de neige, la vieille église se remplit jusqu'au dernier banc. L'assistance était magnifique : fourrures, robes du soir, uniforme de gala des miliciens nazis, nombreux, avaient envahi la nef, plus accoutumée aux robes noires des vieilles bigotes.

"Mon ami l'organiste, je ne sais pourquoi, ne joua ce soir-là que du Bach; l'on aurait pu croire la paix proche tant chacun se recueillait, comme seul peut-être sait le faire un public germanique à l'écoute de ces pauvres et sublimes notes pensées par le cerveau génial d'un obscur maître de chapelle du XVIII^e siècle. Un instant on crut les hommes égaux, liés en une seule gerbe par le moissonneur divin qui parlait par la voix de Bach.

"Le silence régna longtemps après la dernière note envolée. Jusqu'à ce qu'un quelconque "oberst" portant le brassard à croix gammée, rompant d'une manière fracassante le charme sous lequel était l'assistance, vînt intimer à l'organiste l'ordre d'un bis. Le vieux juif annonça que, s'agissant de son dernier concert, il jouerait une œuvre de sa composition, ce qui ne surprit personne, au contraire, car sa musique était appréciée. Le "colonel" se rassit et un silence gêné se rétablit, qui n'avait rien de commun avec celui de tout à l'heure.

"La première note s'éleva, un do profond, grave et majestueux, qui fit trembler quelques vitraux, et qui, par son ampleur, sa durée, laissait présager quelque monumentale architecture sonore... Mais il n'y eut pas de seconde note. La note unique s'était installée dans sa plénitude, roulait sur elle-même, oppressant nos poitrines ou les dilatant, réussissant à paraître diverse du fait des harmoniques que créaient le plein jeu de l'orgue et les échos renvoyés par la voûte. Les gens s'agitaient sur leurs durs bancs de bois, se regardant de façon interloquée, ne sachant quelle contenance prendre. La note, indifférente, enflait de plus en plus son tonnerre sonore, noyant le bruit des premières personnes qui s'en allaient, offusquées par l'énormité du scandale. Le "colonel", ayant donné le signal, fut vite suivi par sa cohorte noire dont le claquement de bottes réprobateur ne put couvrir ce chant étrange qui soudain se faisait moqueur. La note taraudeuse les poursuivait, dilatant l'espace intérieur de l'église, révélant les univers en folie, les danses mystérieuses et cruelles des dieux, la force des destins, et l'insignifiance de l'Homme... C'était, dans le registre musical, l'équivalent de cet OM tibétain dont vous me parliez tout à l'heure. Pour paraphraser le poète, "des avalanches sonores croulaient du vieil azur", et les gens apeurés s'enfuyaient devant l'énorme évidence de ce plain-chant.

"Je sortis le dernier dans la claire nuit d'hiver. Il avait cessé de neiger et la Voie Lactée resplendissait. Levant les yeux, ce soir-là j'ai compris Van Gogh et ses astres tourbillonnants, émettant cette musique des sphères, ce son primordial, unique, qui est peut-être la Parole, le Logos, le Verbe qui crée les mondes. Se tordant sous le fouet de la note, la Nuit rugissait comme une hydre en chaleur, et malgré sa cruauté et sa sauvagerie, ce chant contenait aussi en germe les plus grandes espérances et les joies les plus rayonnantes. Je m'étais éloigné de l'église qu'il me semblait encore entendre "la note", mieux, j'étais moi-même la note, vibrant à l'unisson des mondes qui déversaient leur lumière tour à tour apaisante et féroce sur le nôtre.

"Après l'Anschluss, j'appris que les nazis avaient brisé les doigts de mon vieux pianiste sur un bord de trottoir avant de l'envoyer à Dachau. La guerre passa là-dessus, et cette triste "race des seigneurs", la Terre les engloutit. Nul tympan, si ce n'est celui de Seefeld dans mon souvenir, n'en rappelle l'histoire. Ne m'est restée que "la note", que je retrouve, quelquefois, tombant de la pure voûte étoilée des nuits de haute montagne ou du désert."

Dans l'âtre ne rougeoyaient plus que quelques braises.

Nous sortîmes du refuge pour un dernier coup d'œil, ou plutôt d'oreille, à la "Nuit rugissante". Le lendemain, nous fîmes ensemble le beau sommet qui ferme le vallon.

Olivier Paulin

17 juin 1985, camp de base du Gasherbrum, 5 200 m